Quel programme de recherche pour le picard aujourd'hui ?

What should the research programme for Picard look like today?

Jean-Michel Eloy

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lbl/300>

DOI : 10.4000/lbl.300

ISSN : 2727-9383

Éditeur

Université de Bretagne Occidentale – UBO

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2017

Pagination : 269-281

ISBN : 979-10-92331-31-8

ISSN : 1270-2412

Référence électronique

Jean-Michel Eloy, « Quel programme de recherche pour le picard aujourd'hui ? », *La Bretagne Linguistique* [En ligne], 21 | 2017, mis en ligne le 01 mai 2020, consulté le 23 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lbl/300> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lbl.300>

La Bretagne Linguistique est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution 4.0 International.

Jean-Michel ELOY*

Quel programme de recherche pour le picard aujourd'hui ?

Cet article me donne l'occasion de revenir sur l'éternelle question : quel programme de recherche réclame le champ d'études défini par la langue picarde, qu'on désigne depuis longtemps comme « études picardes » ? Ce champ continue à m'apparaître particulièrement intéressant objectivement, en particulier par les questions qu'il nous pose. J'aborde ici cette question non pas dans l'absolu, non pas en tant que responsable d'une structure quelconque, mais comme quelqu'un qui n'a pas (pas encore ?) obtenu de réponse à ses propres questions et curiosités, qui n'a pas (pas encore ?) confirmé ses hypothèses semées au fil des contributions de colloques et articles... Je développerai deux questions seulement, mais qui couvrent l'essentiel. Chacune est vaste et peut accueillir maints projets concrets.

Qui parle picard aujourd'hui ?

C'est la première question que des profanes se posent et posent aux linguistes quasi quotidiennement : qui parle picard aujourd'hui ? Ou encore, en intégrant la perspective de la disparition : qui parle encore picard aujourd'hui ? « Qui » peut se comprendre ici : combien

* Professeur émérite en Sciences du Langage à l'Université de Picardie Jules Verne à Amiens, Jean-Michel Eloy travaille sur la politique linguistique nationale et régionale, et sur la sociolinguistique de la région picarde ; il a créé le laboratoire LESCLAP à Amiens (jean-michel.eloy@u-picardie.fr)

de personnes, et quelles catégories de personnes ? La question ne se résume donc pas à l'aspect quantitatif, mais celui-ci ne doit pas être abandonné aux manipulations diverses : il faut aussi le traiter. La dialectologie classique évoque ce sujet seulement en racontant le choix des informateurs : choix facile ou non, « témoins » abondants ou rares, authentiques ou discutables, etc. Ces notations constituent une matière – sociolinguistique avant l'heure – fort riche qualitativement, mais elles ne nous suffisent pas au plan méthodologique et ne sont plus d'actualité.

Récemment ont été réalisées des enquêtes sociolinguistiques déclaratives. Le problème est qu'elles sont très souvent surinterprétées : comme s'il suffisait de compter les gens qui déclarent parler une langue. Pourtant ces enquêtes peuvent aussi apporter des données pertinentes, à condition que les déclarations soient interprétées en tant que telles. En voici deux exemples :

– On apprend chez Parisot¹ que 87 % des élus de la Somme déclarent connaître le picard. Le chiffre est énorme. Mieux encore : les non-natifs déclarent plus que les natifs, et les 45 ans déclarent plus que les 65 ans ! L'interprétation de ces déclarations que nous avons élaborée est celle-ci : les déclarations ne sont pas forcément véridiques – elles frisent l'invraisemblance –, mais on peut supposer que les élus flairent ce qui plaît aux électeurs : dans ce sens, l'enquête témoigne d'une forte sensibilité à la langue picarde au sein de l'électorat.

– L'enquête INSEE-INED de 1999 est aussi déclarative. Blot *et al.*² se sont intéressés aux déclarations (en tant que telles) des enquêtés qui déclarent avoir reçu ET continuer de pratiquer le picard, qu'ils nomment les « continueurs ». Ils remarquent que la catégorie socioprofessionnelle où ils sont les plus nombreux est celle des « cadres supérieurs et professions intellectuelles » : or il est contraire à l'expérience ordinaire d'affirmer que l'on parlerait moins picard sur les chantiers que dans les bureaux. Mais ce pourcentage de déclarations

1. Jean-Christophe PARISOT, *Identité régionale et développement local : le cas de la Picardie*, thèse de doctorat en Sciences politiques, Amiens, Université de Picardie, 1995.

2. Denis BLOT, Jean-Michel ELOY, Thomas ROUAULT, « La richesse linguistique du nord de la France », *Relais*, INSEE Picardie 2004, n° 125, 2004.

témoigne de l'idéologie favorable des enquêtés, en l'occurrence de la couche des leaders d'opinion.

Tout cela cependant ne nous renseigne pas sur les pratiques « premières », effectives : on ne peut pas sérieusement conclure au nombre de locuteurs de la langue. Et pourtant on le fait abondamment. Les méthodes utilisées pour tenter de répondre à notre question sont toutes insatisfaisantes. Les enquêtes déclaratives sur questionnaires laissent place, comme on vient de le voir, à des doutes sur l'importance des biais déclaratifs, et aussi sur la prise en compte des données spatiales³ : rien ne permet de préjuger que les pratiques seraient également réparties sur le territoire, or les plans d'enquête de l'INSEE ne sont pas communiqués au public ni aux chercheurs.

Les entretiens, en particulier quand il s'agit de langues d'oïl, présentent un intérêt principalement épilinguistique et représentationnel. Les observations de pratiques spectacularisantes (spectacles, soirées « patoisantes », publications, etc.) ne sont pas sans intérêt, mais leur rapport à d'autres pratiques non spectaculaires reste incertain. Au total, nous sommes arrivés au constat que la simple observation de pratiques non spectacularisées s'avère rare et difficile, dans le domaine linguistique picard comme ailleurs, tant les langues minoritaires peuvent se trouver invisibilisées⁴. Sur ce phénomène, d'ailleurs, on dispose dans l'ensemble d'explications consistantes, en termes de *normes*, *loyauté*, *complexe diglossique*, *légitimité*, etc. Il reste, comme un ensemble de biais assez bien identifiés, que des données produites uniquement à l'intention d'un enquêteur ou d'observateur du langage, bref d'un(e) linguiste, ne peuvent être considérées comme représentatives de l'ensemble des pratiques langagières. Mais, considérées comme un élément parmi d'autres, elles peuvent être instructives. La question de la spectacularisation est bien différente car, dans la mesure où elle est un élément de la réalité langagière qui n'est pas déterminé par la présence d'un observateur-lin-

3. Jean-Michel ELOY, « Le paysage linguistique pluriel de la France : retour critique sur l'enquête de 1999 », dans P. Blanchet, M. Kebbas, A.-Y. Kara (dir.), *Cahiers internationaux de Sociolinguistique* n° 2, *Pluralité linguistique et démarche de recherche. Vers une sociolinguistique complexifiée*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 37-46.

4. Fanny MARTIN et Gilles FORLOT, « Auto-minorisation et poids des idéologies linguistiques en Picardie », dans L. Arrighi et A. Boudreau (dir.), *Langue et légitimation : la construction du locuteur francophone*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016.

guiste, elle n'est pas à exclure de la représentation scientifique des pratiques. Si une langue, par exemple, n'était pratiquée, dans une époque et un lieu donnés, que sous forme de spectacularisation, cela constituerait évidemment une caractéristique importante, sur laquelle il importerait de voir clair.

On en vient donc à chercher en pratique une méthode dénuée de ces défauts, à savoir n'utilisant ni questionnaire (déclaratif ou « méta-incitatif »), ni entretien (qui fait appel à la bonne volonté, à la loyauté). *A priori*, on devrait aussi éviter les cadres favorables (chasse, pétanque, réunions identitaires), mais la situation actuelle ne le permet certainement plus. L'équipe amiénoise du LESCLAP⁵ a travaillé sur la notion de « spontané », pour montrer qu'elle représente une sorte de mythe scientifique, qui résiste étonnamment à toutes les déconstructions⁶. *A contrario*, nous proposons la métaphore d'un coefficient, stylistique, épilinguistique ou interprétatif, affectant nécessairement les discours des témoins et des linguistes, de façon différenciée. Au-delà de la question du « spontané », cette proposition viendrait expliciter la notion – négative – de « pratiques non spectaculaires », et même celle de « pratiques » – au sens où l'épilinguistique serait ainsi intégré à la production langagière.

Concrètement, quelles pratiques observer ?

Notre expérience individuelle et collective de la vie sociale nous a appris qu'il existe des lieux dans lesquels actuellement il est quasiment exclu – ou en tout cas très peu probable – de rencontrer des pratiques de langue régionale, et d'autres où il est probable ou possible de l'entendre. Dans la mesure où notre objet est de décrire l'existant en matière de pratique du picard, il n'y aura pas d'inconvénient à préférer des lieux où il est probable ou possible d'entendre du picard. Il nous faut tenir compte en effet du fait que nous avons affaire à une langue « muchée », à savoir une langue dont les domaines d'emplois et les

5. Laboratoire *Linguistique Et Sociolinguistique : Contacts, Lexique, Appropriations, Politiques* (LESCLAP-CERCLL), EA 4283, Université de Picardie Jules Verne.

6. Gilles FORLOT et Jean-Michel ELOY, « Le spontané et la réflexivité en (socio)linguistique », *Actes du colloque Pour une épistémologie de la sociolinguistique* (Montpellier, 10-12 déc. 2009), Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 163-170.

fonctions sociales sont étroits – le risque est réel que nous rencontrions des difficultés à observer quelques pratiques que ce soit.

Ce choix des lieux et situations croise une typologie des situations de parole, dont certaines sont susceptibles d'inclure les pratiques en question : car en France aujourd'hui le simple choix de s'exprimer en langue régionale est un « acte de langage » en soi. Dès lors, on peut s'attendre à ce qu'une technique de « carottages », c'est-à-dire d'observations participantes ponctuelles d'un ensemble de « situations sociolinguistiques » définies *a priori*, permettrait une collecte de données brutes originales. Le protocole serait donc celui-ci : étant donné un lieu-situation défini *a priori*, qu'y perçoit-on de la langue régionale ? Cette technique, applicable dans différents lieux, et dans plusieurs régions ou sous-régions dans le cadre d'une même démarche, offrirait des possibilités de comparaison portant sur l'importance de la présence des langues visées.

La comparabilité des régions suppose l'existence d'éléments civilisationnels uniformes, ce qui demande vérification cas par cas. Pour concrétiser notre hypothèse, citons quelques situations où il nous paraît vraisemblable qu'elle pourrait s'appliquer : dans les tribunes d'un match de football impliquant l'équipe locale, dans l'autobus ramenant chez eux des collégiens, ou des travailleurs, au marché, à l'étal d'un marchand qui lance des énoncés en langue régionale, etc. À la suite de chacune de ces observations serait réalisé un bref entretien avec une ou deux personnes appartenant à la situation observée, sur le thème de la description de « ce qui se parle ici ».

L'objectif d'une telle enquête, en plus de la comparaison de régions, serait d'objectiver l'intuition que nous avons concernant la présence du picard. À savoir, en bref, qu'on trouve de nombreux actes de présence de la langue, mais que rares sont les discours cohérents (sur le plan de la langue) : les locuteurs « jouent » dans le continuum (c'est l'interlecte qu'évoquait Prudent⁷ dès 1981). Mais ces données manquent actuellement, et je crois bien que c'est le cas dans la plupart des langues de France.

7. Lambert-Félix PRUDENT, « Diglossie et interlecte », *Langages*, 1981, vol. 15, n° 61, p. 13-38.

Qu'est-ce que parler picard ?

La deuxième grande question est : « qu'est-ce que parler picard ? » ou « qu'est-ce que le picard aujourd'hui ? » Il y a en effet une difficulté à décrire l'état actuel de la langue réellement pratiquée, du fait qu'elle est mouvante et que nous sommes dans le cadre d'un réseau dialectal ou continuum dialectal (en l'occurrence : gallo-roman), alors que les concepts que nous utilisons s'appliquent à des réalités discrètes : langues (idiomes, variétés, dialectes, patois, parlers, etc.). Et de toute manière, l'exemple même du français – « parlé », « populaire », etc. – nous montre que le projet de décrire la langue réellement pratiquée peut rencontrer beaucoup de réticences.

Si nous prenons l'exemple de continuum ci-dessous, entre A et F :

A : mon voisin il a acheté une petite voiture

.....

F : min voèsin il o acaté inne tchote carète

Il est difficile d'ordonner les réalisations intermédiaires selon une échelle implicationnelle : on trouvera souvent aussi bien C que D, etc. :

C : min voèsin il a acheté une tchote voiture

D : mon voisin il o acaté inne tchote voiture

Il faudrait ajouter une variation de fréquence probable (intuitivement) : *min* ou *tchote* sont beaucoup plus fréquents, disponibles, que *acater* ou même *carète*.

Dans la période actuelle de baisse des pratiques – probable, rappelons-le, car nous ne voyons pas d'étude l'établissant rigoureusement –, une étude des lexiques disponibles serait extrêmement utile pour établir l'évolution en cours. Si l'on mettait en évidence un appauvrissement marqué, on pourrait en effet se demander si le picard n'est pas en train de se fondre dans le français régional, ce qui est une modalité bien connue de disparition d'une langue.

Pourtant, le picard qui se parle comporte des traits extrêmement vivaces et partagés, phonologiques, morphosyntaxiques et lexicaux. Certains sont ignorés de leurs locuteurs, comme la neutralisation du

genre de l'article défini (article épïcène *le*, généralement sous la forme *èl* ou *eul* : *eul garchon*, *eul moaison*). Le *t* final articulé du verbe (par ex. *ils arrivent* prononcé /izarivt/), ou les articles à base *ch* (*ch'mur*, *cht'homme*, *chl'arbre*, *chés murs*), restent fréquents dans le parler ordinaire de nombreuses personnes.

Ces traits sont bien sûr de rigueur dans le picard tel qu'il se représente en spectacle vivant ou à l'écrit (récits écrits, oraux, contes, humour, théâtre, BD, chanson...). Avons-nous affaire alors à un registre artificiel ? Le picard ne connaît pas de dispute actuellement à ce sujet, contrairement à ce qui se passe avec le « refondu walon ». Mais on peut qualifier la plupart des productions en public de volontaristes, plutôt qu'artificielles. Le volontarisme porte sur le traitement de la variation : alors que la langue vivante est variante, la langue exhibée est plus systématique, les règles sont plus catégoriques. Les livres, dictionnaires et grammaires, influencent ces registres surveillés, et les livres oublient souvent de relever la variation, perçue comme une moindre qualité de langue⁸.

Pour décrire ces différentes façons de concevoir la langue, Junkovic et Nicolai proposaient la notion de référentiel normatif (RN), articulée en trois niveaux⁹ :

RNI : la langue intériorisée de l'individu

RNII : la langue donnée par les dictionnaires et grammaires

RNIII : la langue négociée en interdiscours

On peut inscrire dans ce schéma l'influence de RN II sur RN I, ou l'influence partielle seulement de RN II sur la langue produite, car celle-ci répond aux contraintes de RN III. Si seuls les RN II sont explicites, il faut y inclure les discours métalinguistiques des locuteurs eux-mêmes – dont on sait les décalages possibles avec leurs propres pratiques.

La notion de référentiel normatif se révèle utile comme instrument d'observation, elle permet de chercher comment les locuteurs

8. Pour une discussion précise d'exemples, voir Jean-Michel ELOY, « Dans quel sens peut-on dire que le picard est une langue minoritaire ? », *La Bretagne Linguistique*, n° 11, Brest, CRBC-UBO, 1998, p. 153-168.

9. Z. JUNKOVIC et R. NICOLAI, « Changement linguistique et interaction », GRILL (Groupe de recherche sur les interactions linguistico-langagières), fasc. 0, Nice, 1987.

individuels travaillent à construire une cohérence de « langues » dans un répertoire qu'ils classent, décrivent (au niveau épilinguistique) et organisent en permanence. Entre les différents niveaux se situent des pratiques normatives qui demandent bien sûr étude.

Il faut ajouter *in fine* que cet outil présente malgré tout cet inconvénient, que poser un référentiel stable pour un individu, c'est encore poser un modèle stable et homogène, ce qui est vraisemblablement encore, à nos yeux, une simplification de la réalité : décidément, il est difficile d'en penser la déformabilité.

Une grande incertitude concerne la conscience linguistique, ou plutôt idiomatique, du locuteur. Appelons « sentiment immédiat linguistique » (SIL) le fait d'« être conscient de la langue qu'on parle au moment où l'on parle ». La question est soulevée en particulier par le terme de « volontarisme », ou même la notion de « choix » de langue. Mais en dehors du discours métalinguistique éventuel, il y a là plus d'hypothèses que de faits d'évidence. Et d'ailleurs, le SIL peut-il aussi ne pas être là ? Peut-on parler en ne sachant pas *immédiatement* quelle langue on parle ? Certaines enquêtes nous ont montré le locuteur qui bricole les langues, pendant que le linguiste s'obstine à les classer¹⁰. Certaines pratiques seulement seraient (auto)surveillées, ce qui nous ramène *a contrario* au « spontané ».

Il reste que la production orale spontanée – ou intime – du picard est aujourd'hui mal connue : nous ne savons plus très bien où nous en sommes de l'évolution qualitative des pratiques. Il faut enquêter !

Quelle est l'analogie avec la problématique créole ?

L'idée est loin d'être neuve. Il existe depuis le XIX^e siècle une tradition dialectologique sur les « patois créoles » et une vue du créole comme « langue néoromane issue de la langue d'oïl¹¹ ». Dès les années 1870, Schuchardt et d'autres comparent la créolisation à la genèse des langues romanes. La différence serait la « rupture créole » : mais aujourd'hui on

10. Jean-Michel ELOY, Denis BLOT, Marie CARCASSONNE, Jacques LANDRECIES, *Français, picard, immigrations. Une enquête épilinguistique. L'intégration linguistique de migrants de différentes origines en domaine picard*, Paris, L'Harmattan – CEP, 2003.

11. Jules FAINE, *Philologie créole : études historiques et étymologiques sur la langue créole d'Haïti*, Port-au-Prince, Impr. de l'État, 1936.

parle plutôt seulement de rythmes différents, d'« accélération créole ». Bien entendu, il existe des différences historiques importantes : le substrat du créole renvoie au plurilinguisme des esclaves, alors qu'en domaine d'oïl, on pense à un vrai substrat (ibère, gaulois...). Ce sont surtout les difficultés qui rapprochent les domaines : on cite aux Antilles la démarcation difficile entre créole et français.

On a depuis longtemps imaginé un rapprochement entre la situation picarde (et probablement d'oïl) et les situations créoles. Pourquoi ? Dans les deux cas, nous avons deux lectes franchement distincts et opposés, le français et le créole, et un espace de variation entre les deux. L'image de l'altitude (« acro » et « basi »-lectes, comme diglossie H et B) étant fort critiquable, nommons-les O (officiel) et R (régional). « Régional » peut d'ailleurs prendre un sens métaphorique (vs « général »). En tout cas, comme le montre la théorie fergusonnienne de la diglossie, O et R sont opposés à maints égards, sur le plan linguistique et sociolinguistique (statut, usage, idéologie...). Élément central, le statut symbolique de R comme « langue » (ou « vraie langue ») est contesté ou reconnu seulement de fraîche date.

Les études créoles ont montré que les pratiques se distribuent non pas entre O et R mais entre trois termes : O, R et surtout l'interlecte ou continuum. Cet interlecte prend de nombreuses formes, graduées, avec ou sans échelle implicationnelle selon les études. On peut même avancer que O et R sans interférences sont rares, voire théoriques si ce n'est fantasmés. Plus d'un observateur refuse de séparer français et créole par une barrière étanche. R. Chaudenson a souvent soutenu que le français populaire, ancien ou contemporain, nommé depuis Frei le « français avancé », présente des tendances évolutives communes dont les créoles lui paraissent des points d'aboutissement ultimes¹². Guy Hazael-Massieux décrit comme phénomènes courants une conversation qui se déroule à la fois en créole et en français, mais surtout un « dialecte où surnagent des débris lexicaux à peine reconnaissables, [qu'on classe] sous la rubrique 'créole'¹³ ». En revanche, il montre une

12. Robert CHAUDENSON, Raymond MOUGEON, Édouard BENIAK, *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Paris, Didier Érudition, 1993.

13. Guy HAZAEL-MASSIEUX, « Approche sociolinguistique de la situation de diglossie français-créole en Guadeloupe », *Langue française*, n° 37, 1978, p. 106-118.

communauté linguistique dont la cohésion est manifestée par la volonté d'intelligibilité mutuelle plutôt que par l'unité évidente d'un système linguistique. Il s'agirait pour lui d'un système de communication où la redondance (au sens technique du terme) irait jusqu'au doublement du système linguistique.

Les locuteurs n'ont pas toujours conscience d'une frontière linguistique nette, et souvent leur prise de conscience est due à des extérieurs. En revanche, le refus d'intelligibilité, c'est-à-dire de communication, se marque toujours par un recours aux formes les plus spécifiques du français ou du créole. On ferait exactement les mêmes remarques à propos de la situation picarde.

De même à propos de ce qui accompagne une bonne communication, riche de connivence : le recours aux marqueurs et aux emblèmes possédés en commun par les membres du groupe. On trouverait encore bien des points communs aux situations créole et picarde. De même que Guy Hazaël-Massieux soutient que beaucoup d'expressions du créole, prises une à une, peuvent s'expliquer dans le cadre du français, on peut en dire autant de certains traits grammaticaux du picard, comme la neutralisation du genre de l'article (par exemple *chés fanmes i sont belles*), certains emplois d'actualisateurs postposés au nom (FR POP « la maison là », PIC *cht'honme lo*), la dislocation à gauche (« redoublement du sujet »), la consonne continue finale (régularisée) au subjonctif (*qu'i vienche* – cf. FR POP « i croivent »), etc. Ces similitudes sont dues sans aucun doute au lien originel avec le « français populaire » ou non-standard à des époques anciennes.

Une autre façon de comprendre cette similitude est plus directement sociale. J. Cellard note que « les sociétés coloniales, moins structurées que la métropole, ont sans doute laissé libre cours à toutes les pensées d'un langage populaire que la norme scolaire et les hiérarchies en place ont refoulées en France métropolitaine¹⁴ », « libre cours » qui aurait donc permis le développement du créole. De même nous avons cru pouvoir décrire le picard, langue de prolétaires n'intéressant personne pendant des siècles, comme une « langue en liberté », bénéficiant d'une pression normative très faible. Il est vrai que cela pose une question : comment mesurer des pressions normatives différentes ? Autrement

14. Jacques CELLARD, *La Vie du langage*, Paris, éditions Le Robert, 1979.

dit, comment objectiver l'intensité et l'efficacité des pratiques normatives – sans oublier qu'elles sont normales dans tout groupe humain, avant d'être institutionnalisées ou d'entrer dans des processus de différenciation sociale.

Nous touchons ici un point où les pratiques créolistes diffèrent peut-être des pratiques picardisantes. En effet, en domaine picard, un consensus s'est fait jusqu'à présent pour NE PAS aller vers une standardisation. Cela n'empêche pas qu'émergent un petit nombre de substandards, ou une sorte de koinèisation partielle, mais le côté normatif est cantonné au travail réalisé par les auteurs et par certains éditeurs. Les activistes du mouvement culturel picard semblent craindre un côté stérilisant de la promotion d'une version standard de la langue – risque de délégitimation des autres pratiques –, tout en étant en demande des avantages de celle-ci, en termes de circulation de textes et de spectacles, et en termes de supports d'enseignement diffusables dans tout le domaine linguistique. De fait, la circulation se fait sans blocages, mais à intensité plutôt basse sauf exceptions – les gros succès de librairie, *Astérix*, *Tintin*, etc.

Conclusion

S'il faut répondre en peu de mots à notre question initiale, ce sont des enquêtes, qui nous paraissent le premier besoin, mais en débloquent au moins les deux verrous suivants. Il nous faut trouver des méthodes moins conniventes et moins idéologiques que ces dernières années, car notre perception de la réalité des pratiques picardes, en même temps qu'elle s'est enrichie de l'épilinguistique et des idées linguistiques des locuteurs, s'est aussi en partie brouillée : il faudra bien revenir à constater des pratiques non spectacularisées, et non volontaristes, s'il en existe. Il nous faut dépasser les éventuels fantasmes de langue. Le second point, qui conditionne ces enquêtes, est une analyse plus précise au plan systémique, une description et une conceptualisation renouvelée du continuum – ou de l'interlecte – qui représente une très grande proportion des pratiques de la langue picarde. Ces deux objectifs, ces deux tâches sont d'une importance particulière en ce début de siècle.

Nous devons en effet rappeler en conclusion que l'actualité politique du picard est très stimulante – un peu redoutable aussi – puisque

les régions administratives, dont le rôle n'est pas négligeable, sont re-fondues depuis janvier 2016. Une même région administrative couvre aujourd'hui tout le domaine linguistique picard. Il est d'autant plus regrettable que les politiciens aient préféré éviter ce nom, le seul qui eût été fondé, au profit d'une invention marketing sans intérêt sinon pour les humoristes. Mais le mouvement culturel picard ne s'arrêtera pas là et le besoin de recherches linguistiques ne diminuera pas, bien au contraire. Les linguistes ont de beaux programmes de travail à monter, avec une utilité sociale ressentie largement autour d'eux.

Bibliographie

- BLOT Denis, ELOY Jean-Michel, ROUAULT Thomas, « La richesse linguistique du nord de la France », *Relais*, INSEE Picardie 2004, n° 125, 2004.
- CELLARD Jacques, *La Vie du langage*, Paris, éditions Le Robert, 1979.
- CHAUDENSON Robert, MOUGEON Raymond, BENIAK Édouard, *Vers une approche panlectale de la variation du français*, Paris, Didier Erudition, 1993.
- ELOY Jean-Michel, « Dans quel sens peut-on dire que le picard est une langue minoritaire ? », *La Bretagne Linguistique*, n° 11, Brest, CRBC-UBO, 1998, p. 153-168.
- ELOY Jean-Michel, « Le paysage linguistique pluriel de la France : retour critique sur l'enquête de 1999 », dans P. Blanchet, M. Kebbas, A.-Y. Kara (dir.), *Cahiers internationaux de Sociolinguistique* n° 2, *Pluralité linguistique et démarche de recherche. Vers une sociolinguistique complexifiée*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 37-46.
- ELOY Jean-Michel, BLOT Denis, CARCASSONNE Marie, LANDRECIES Jacques, *Français, picard, immigrations. Une enquête épilinguistique. L'intégration linguistique de migrants de différentes origines en domaine picard*, Paris, L'Harmattan – CEP, 2003.
- FAINE Jules, *Philologie créole : études historiques et étymologiques sur la langue créole d'Haïti*, Port-au-Prince, Impr. de l'État, 1936.
- MARTIN Fanny et FORLOT Gilles, « Auto-minorisation et poids des idéologies linguistiques en Picardie », dans L. Arrighi et A. Boudreau (dir.), *Langue et légitimation : la construction du locuteur francophone*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2016.

- FORLOT Gilles et ELOY Jean-Michel, « Le spontané et la réflexivité en (socio) linguistique », *Pour une épistémologie de la sociolinguistique*, Limoges, Lambert-Lucas, 2010, p. 163-170.
- HAZAEI-MASSIEUX Guy, « Approche sociolinguistique de la situation de diglossie français-créole en Guadeloupe », *Langue française*, n° 37, 1978, p. 106-118.
- Junkovic Z. et NICOLAI R., « Changement linguistique et interaction », GRILL (Groupe de recherche sur les interactions linguistico-langagières), fasc.0, Nice, 1987.
- PARISOT Jean-Christophe, *Identité régionale et développement local : le cas de la Picardie*, thèse de doctorat en Sciences politiques, Amiens, Université de Picardie, 1995.
- PRUDENT Lambert-Félix, « Diglossie et interlecte », *Langages*, 1981, vol. 15, n° 61, p. 13-38.